L'UNIVERS HISTORIQUE

Sous la direction de

FLORIAN MAZEL
& YANN POTIN

Marc Bloch

L'histoire en résistance

Avec des textes inédits de Marc Bloch



SEUIL

MARC BLOCH

Sous la direction de
FLORIAN MAZEL et YANN POTIN

MARC BLOCH

L'histoire en résistance

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Ce livre est publié dans la collection
« L'Univers historique »
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock
et dirigée par Patrick Boucheron et Paulin Ismard

ISBN 978-2-02-154638-5

© Éditions du Seuil, mars 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

Florian Mazel et Yann Potin

Le 23 juin 2026, Marc Bloch (1886-1944) fera son entrée au Panthéon. La France honorera alors le héros de la Grande Guerre et de la Résistance, l'analyste lucide de *L'étrange défaite*, le martyr de la République[1]. À l'arrière-plan se dessinera aussi le profil du descendant d'une lignée de juifs alsaciens héritiers des Lumières et « fous de la République[2] », qui opta pour la France en 1871 et s'illustra dans les foyers de l'élitisme républicain, de l'École normale supérieure à la Sorbonne. Après son père Gustave, Marc devint à son tour historien, normalien et professeur. En effet, Marc Bloch fut d'abord un universitaire, un historien et un médiéviste d'une envergure intellectuelle exceptionnelle, dont une partie des écrits sont aujourd'hui connus, lus et étudiés dans le monde entier. Ainsi, pour la première fois – ce dont on peut légitimement s'étonner –, ce vieux pays qui a la passion de l'histoire accueillera aussi avec sa personne un historien dans son Panthéon national. Avec Marc Bloch, l'esprit critique de l'histoire entre dans la nécropole de la mémoire.

Certes, le destin héroïque de Marc Bloch dans la Résistance est bien la clef, sinon la cause d'un rayonnement dont l'éclat, d'abord revivifié par Carlo Ginzburg et Jacques Le Goff, a éclipsé celui de ses aînés et inspirateurs, à commencer par Lucien Febvre,

1. Et peut-être aussi l'officier réserviste, défenseur du service national ?

2. Selon l'expression de Pierre Birnbaum, *Les Fous de la République. Histoire politique des Juifs d'État de Gambetta à Vichy*, Paris, Fayard, 1992, rééd. Seuil, 2000.

avec lequel il fonda en 1929 la revue des *Annales d'histoire économique et sociale* appelée à renouveler la science historique. Combattant des deux guerres mondiales, entré dans la lutte clandestine en 1943, arrêté, torturé et exécuté par les nazis, Marc Bloch incarne à sa manière la figure de l'intellectuel engagé, jusqu'au sacrifice de sa vie. L'œuvre posthume, autoréflexive, éthique et épistémologique (*L'étrange défaite*, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*) est assurément plus lue que les livres savants (*Rois et serfs*, *Les Rois thaumaturges, Les Caractères originaux de l'histoire rurale française*, *La Société féodale*), sans parler des très nombreux articles, qui ont soutenu sa carrière d'historien du Moyen Âge au sein de l'université de Strasbourg (à partir de 1921) comme à la Sorbonne (à partir de 1936). L'héroïsme de l'esprit et de l'action ne saurait pour autant faire négliger l'historien, tant les fils qui relient l'un à l'autre sont multiples, à l'instar d'« inextricables liaisons » pour reprendre une heureuse formule de Marc Bloch lui-même[3]. L'attachement continu à la question de la liberté – ce qui la définit de manière variable dans l'histoire et peut la justifier de façon pérenne dans la vie – mais aussi à l'amour de « la » vérité, convoqué par le jeune témoin de l'affaire Dreyfus tant dans la vie civique que dans l'exercice de la critique historique, suffit à le prouver. Son sublime testament « spirituel » du 18 avril 1941 en constitue l'incandescent précipité : il choisit comme épitaphe et pour l'éternité de « chérir la vérité » – *dilexit veritatem*[4].

Héritier d'une lignée méritocratique, brillant normalien, historien novateur, penseur incisif, inquiété et persécuté par le régime de Vichy pour ses origines juives, Marc Bloch condense en son parcours la crise et le dépassement des valeurs d'« intégration » à la nation française, au point d'avoir été invoqué ces dernières années, de façon éminemment paradoxale, par de nombreux idéologues et politiciens de la défense de l'« identité nationale[5] ». Périodiquement

3. Voir Florian Mazel, « Le Moyen Âge ou le champ ouvert des expériences historiennes », *infra*, p. 127.

4. On sait que Marc Bloch demanda que soit inscrit sur sa tombe cette formule déjà retenue par Ernest Renan, et que lui-même appliqua à son maître et directeur de thèse Christian Pfister dans l'hommage qu'il lui rendit après sa mort.

5. On peut notamment citer Nicolas Sarkozy qui dans son discours à la Chapelle-en-Vercors, le 12 novembre 2009, tenta de transformer Marc Bloch

du reste, jusqu'à la décision du président Macron formulée à l'université de Strasbourg le 23 novembre 2024, son nom avait émergé, depuis une trentaine d'années, en vue d'une entrée au Panthéon des « grands hommes[6] ». Depuis le cinquantenaire, en 1994, de son exécution sommaire par les nazis, le nom de Marc Bloch a fait l'objet d'appropriations multiples, savantes, institutionnelles, politiques, mémorielles, etc., au point d'être devenu la figure tutélaire des relations universitaires et culturelles franco-allemandes, de Berlin à Paris, en passant par Strasbourg[7]. Et cependant, alors que son œuvre a pu susciter au tournant des XX^e^ et XXI^e^ siècles un nombre important de travaux académiques, notamment outre-Atlantique et outre-Rhin (Carole Fink, Ulrich Raulff, Peter Schöttler[8]), ainsi que de remarquables essais (Olivier Dumoulin, François-Olivier Touati, Florence Hulak, Thomas Hirsch[9]) et plusieurs publications d'anthologies[10] ou

---

en chantre de l'identité nationale pour laquelle il venait de créer un ministère. Suzette Bloch et Nicolas Offenstadt y répondirent dans *Le Monde* du 28 novembre 2009 : https://www.lemonde.fr/idees/article/2009/11/28/laissez-marc-bloch-tranquille-m-sarkozy-par-suzette-bloch-nicolas-offenstadt_1273481_3232.html

6. Voir Yann Potin, « Vies posthumes de Marc Bloch : mémoire littéraire et postérité éditoriale », *infra*, p. 361.

7. Le centre franco-allemand de recherches en sciences sociales, fondé à Berlin en 1992, s'intitule depuis 1994 Centre Marc Bloch. L'université Strasbourg 2 a également un temps porté le nom de Marc Bloch, entre 1998 et 2009 (date de sa fusion avec l'université Strasbourg 1 pour former l'actuelle université de Strasbourg). Voir les actes du colloque de Strasbourg de 1994 : Pierre Deyon, Jean-Claude Richez et Léon Strauss (dir.), *Marc Bloch, l'historien et la cité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1997.

8. Carole Fink, *Marc Bloch: A life in History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989 (trad. fr. *Marc Bloch, Une vie au service de l'histoire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1997) ; Ulrich Raulff, *Ein Historiker im 20. Jahrhundert : Marc Bloch*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag, 1995 (trad. fr. : *Marc Bloch. Un historien au xx^e^ siècle*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2005) ; Peter Schöttler, *Die « Annales » Historiker und die deutsche. Geschichtswissenschaft*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2015, et les nombreux articles cités dans la bibliographie en fin de volume.

9. Olivier Dumoulin, *Marc Bloch*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000 (rééd. 2025 sous la signature d'Olivier Lévy-Dumoulin, préface de Nicolas Offenstadt) ; François-Olivier Touati, *Marc Bloch et l'Angleterre*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2007 ; Florence Hulak, *Sociétés et mentalités. La science historique de Marc Bloch*, Paris, Hermann, 2012 ; Thomas Hirsch, *Le Temps des sociétés. D'Émile Durkheim à Marc Bloch*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016.

10. On peut notamment citer Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Annette Becker et Étienne Bloch (éd.), Paris, Gallimard, « Quarto », 2006.

de correspondances[11], nul ouvrage de synthèse mêlant l'écriture et la vie, la recherche à l'engagement, l'histoire à la mémoire, n'a vu le jour. Le fils aîné de l'historien, garant et gardien de sa mémoire durant plus d'un demi-siècle, Étienne Bloch (1921-2009) publiait il est vrai en 1997 un livre au titre quelque peu décourageant, *Marc Bloch (1886-1944). Une biographie impossible*[12]. Depuis le colloque accompagnant le centenaire de sa naissance en 1986[13], aucune entreprise, y compris collective, n'a fait le point des connaissances et des recherches nouvelles sur l'inextricable alliance intellectuelle, politique et morale qui se noue autour de la « résistance de l'histoire » que le parcours, l'œuvre et la vie posthume de Marc Bloch illustrent et projettent sur notre société et notre culture contemporaines. Comme l'écrit avec justesse Patrick Boucheron ici même, « si Marc Bloch pratique l'histoire en résistance, ce n'est pas qu'il considérait l'histoire comme résistance, puisqu'il fit le sacrifice de sa vie savante pour l'action combattante. C'est qu'il estimait que le métier d'historien n'éloignait nullement de la vie en tant qu'il fortifiait, chez qui voulait l'exercer avec honnêteté et rigueur, une double responsabilité, à l'égard du passé comme à l'égard du présent[14]. »

L'ouvrage proposé ici n'est donc pas le récit d'une vie, encore moins l'exposition des pièces justificatives d'un procès en canonisation. Il se veut l'exploration et la mise en lumière d'un parcours, d'une pensée et d'une œuvre, envisagés de concert et réinsérés dans leur contexte social, politique, professionnel et intellectuel. Quatre angles ont retenu l'attention de manière privilégiée : les multiples engagements d'une vie, le choix du Moyen Âge comme terrain de recherche privilégié, le dialogue fécond entre l'histoire et les sciences sociales, la postérité de Marc Bloch et son statut vis-à-vis de l'idée de nation. Pour cela, nous avons fait le pari de faire appel

11. En particulier Marc Bloch, Lucien Febvre et les *Annales d'histoire économique et sociale. Correspondance 1919-1943*, Bertrand Müller (éd.), 3 volumes, Paris, Fayard, 1994-2003.

12. Étienne Bloch (avec la collaboration d'Alfredo Cruz-Ramirez), *Marc Bloch (1886-1944). Une biographie impossible*, Limoges, Culture et patrimoine en Limousin, 1997.

13. Hartmut Atsma et André Burguière (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée & Sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

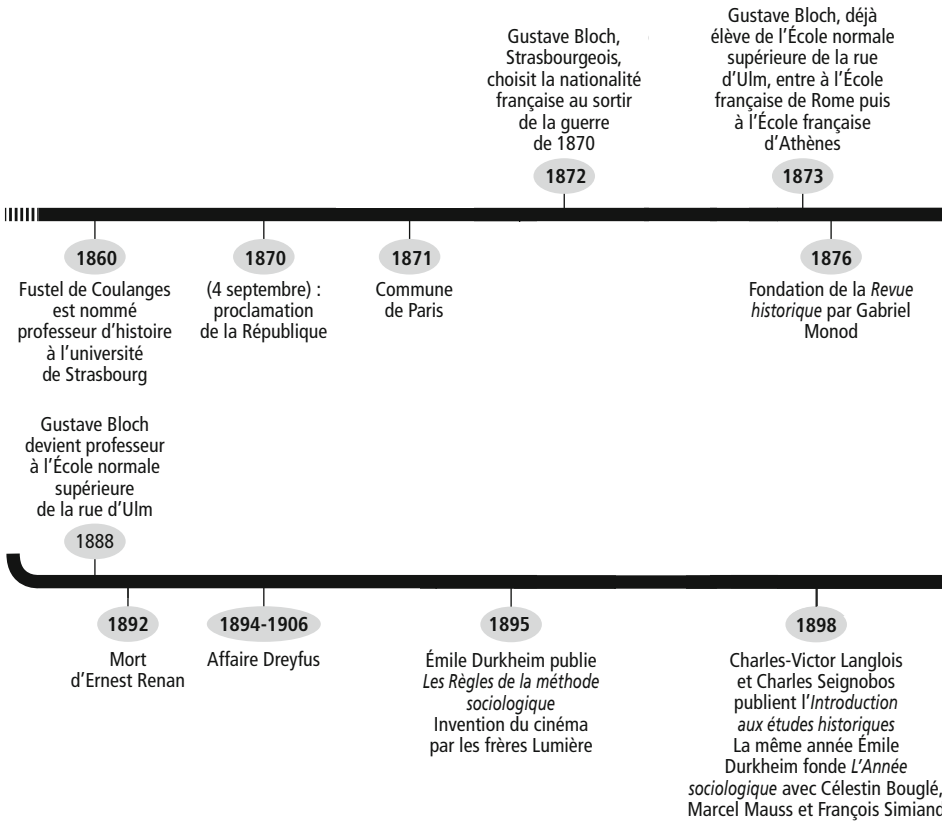
14. Patrick Boucheron, « Postface. Son héritage est précédé d'un testament », *infra*, p. 447.

non pas tant aux spécialistes reconnus de Marc Bloch qu'à des historiennes et des historiens fascinés, intrigués, intéressés, interpellés ou surpris par la trajectoire et l'œuvre de leur aîné, aptes, par leur curiosité inattendue et généreuse ou par leur intrusion pionnière dans le champ de l'historiographie, à ouvrir des perspectives inédites et à offrir un regard résolument contemporain sur une figure sans doute intimidante mais toujours inspirante. Aux lectrices et aux lecteurs de juger si le pari est tenu.

Rennes et Paris, janvier 2026

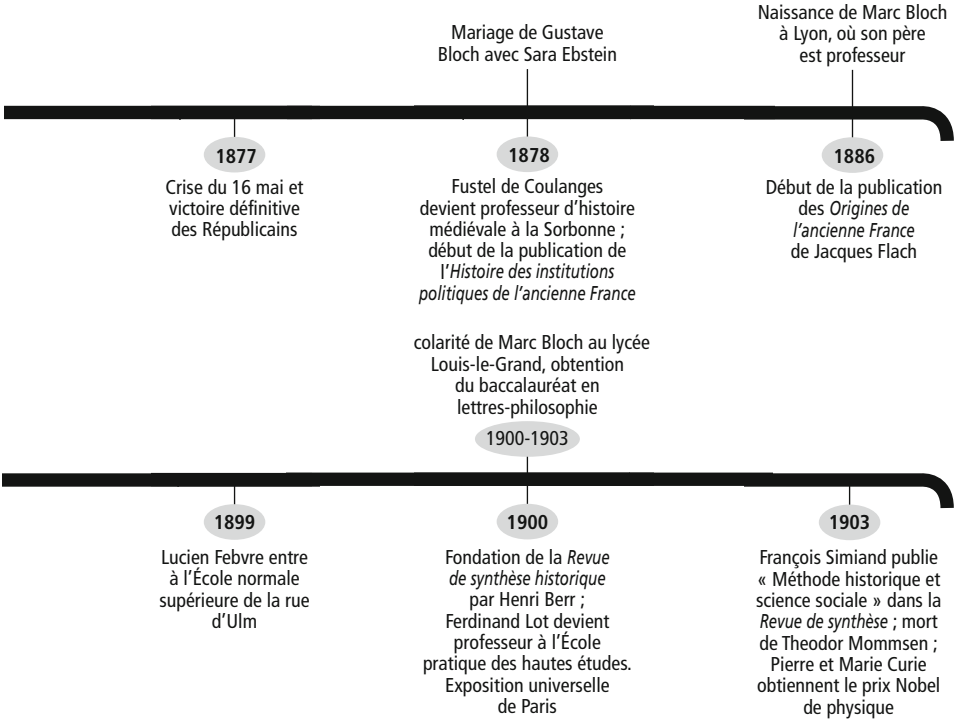
PREMIÈRE PARTIE

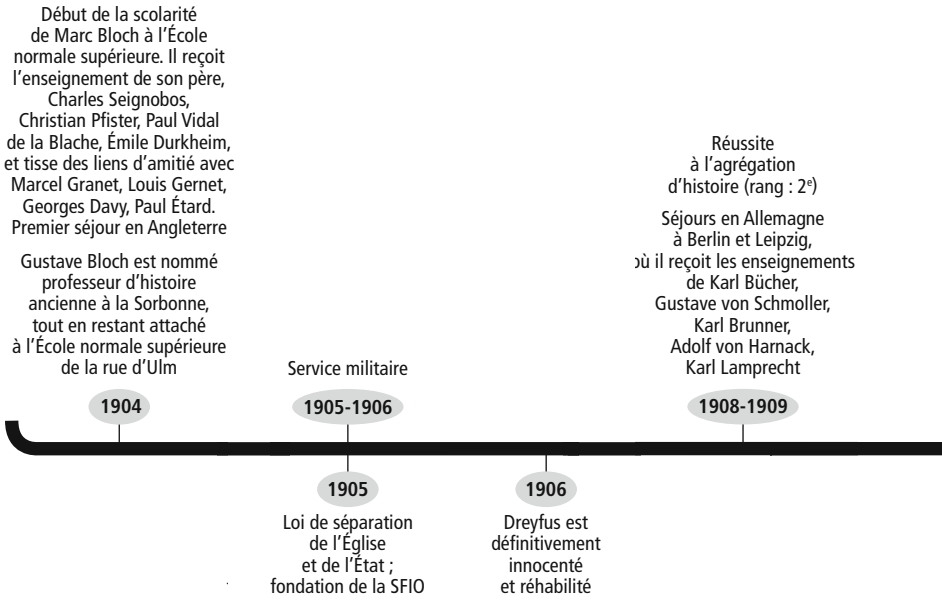
UNE VIE D'ENGAGEMENTS

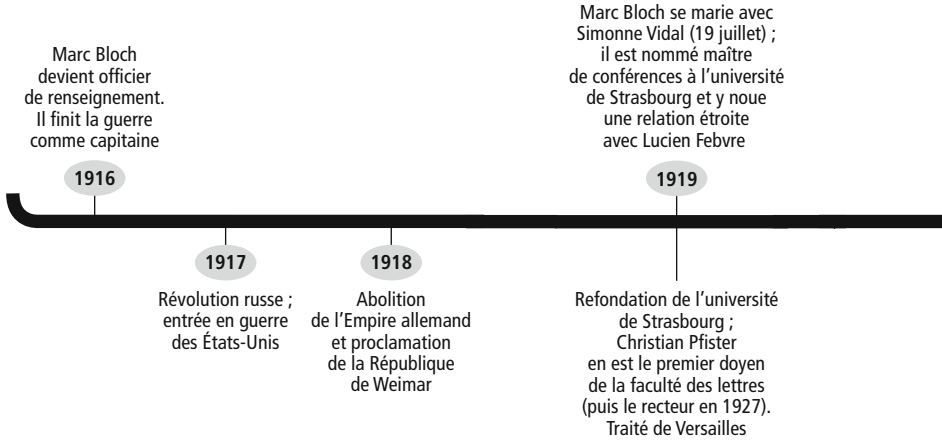

1860
Fustel de Coulanges est nommé professeur d'histoire à l'université de Strasbourg
1870
(4 septembre) : proclamation de la République
1871
Commune de Paris
1872
Gustave Bloch, Strasbourgeois, choisit la nationalité française au sortir de la guerre de 1870
1873
Gustave Bloch, déjà élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, entre à l'École française de Rome puis à l'École française d'Athènes
1876
Fondation de la *Revue historique* par Gabriel Monod
1888
Gustave Bloch devient professeur à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm
1892
Mort d'Ernest Renan
1894-1906
Affaire Dreyfus
1895
Émile Durkheim publie *Les Règles de la méthode sociologique*
Invention du cinéma par les frères Lumière
1898
Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos publient l'*Introduction aux études historiques*
La même année Émile Durkheim fonde *L'Année sociologique* avec Célestin Bouglé, Marcel Mauss et François Simiand

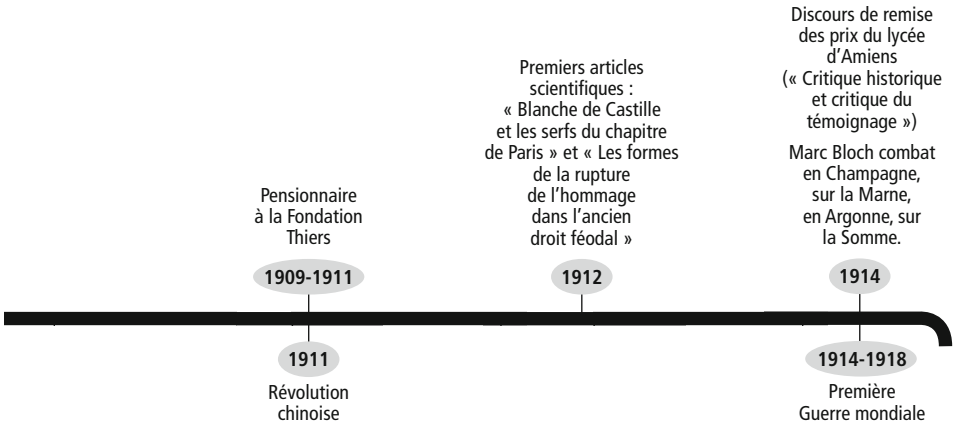
Marc Bloch dans son temps
Repères biographiques

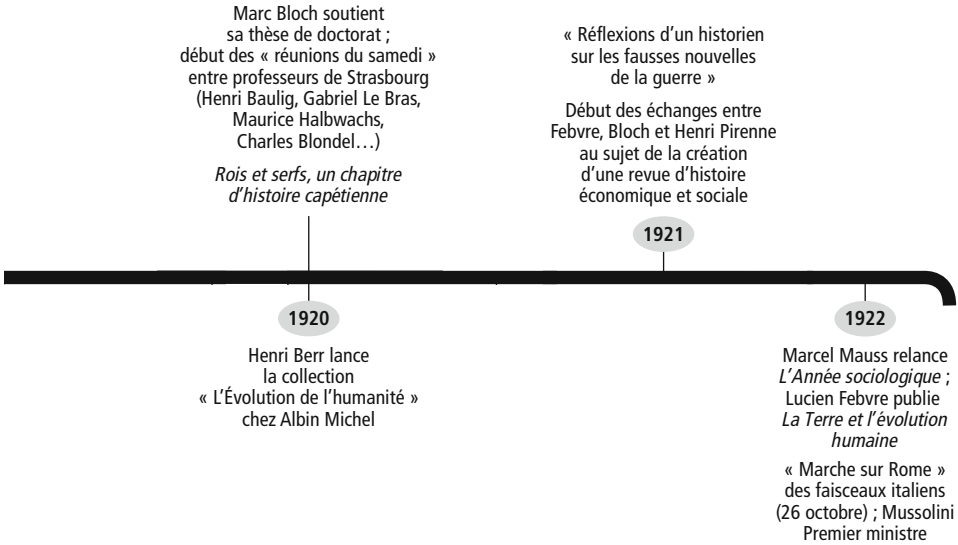
La frise chronologique qui suit présente les événements marquants de la vie de Marc Bloch et les dates de parution de ses principaux écrits (au-dessus de la frise) et les met en regard de quelques dates notables de la vie politique et intellectuelle de son époque (en dessous de la frise).

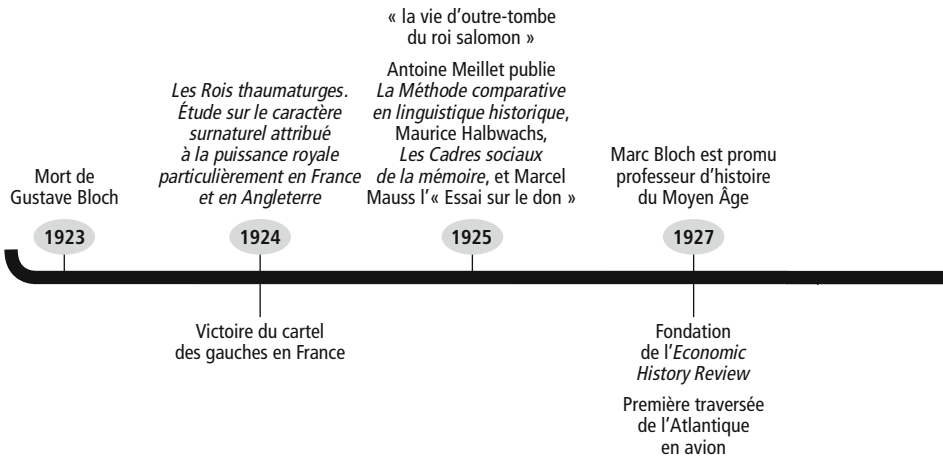


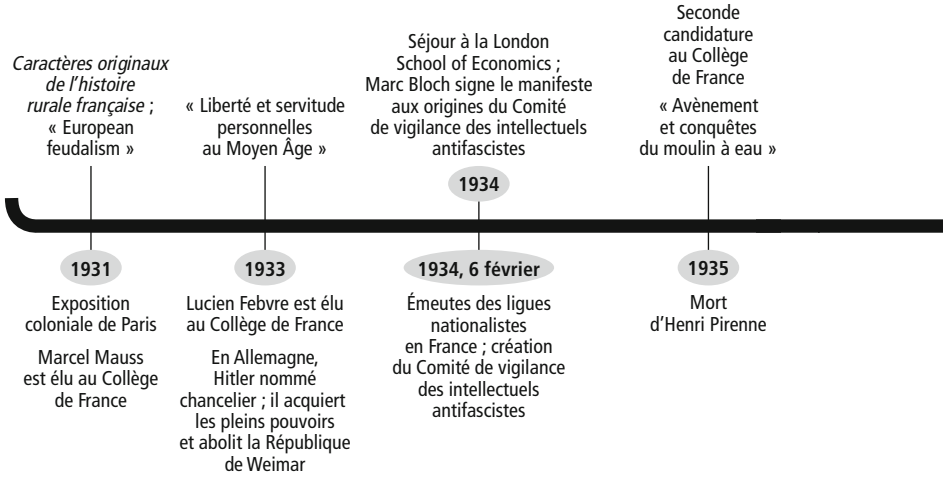

Début de la scolarité de Marc Bloch à l'École normale supérieure. Il reçoit l'enseignement de son père, Charles Seignobos, Christian Pfister, Paul Vidal de la Blache, Émile Durkheim, et tisse des liens d'amitié avec Marcel Granet, Louis Gernet, Georges Davy, Paul Étard. Premier séjour en Angleterre
Gustave Bloch est nommé professeur d'histoire ancienne à la Sorbonne, tout en restant attaché à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm
1904
Service militaire
1905-1906
1905
Loi de séparation de l'Église et de l'État ; fondation de la SFIO
1906
Dreyfus est définitivement innocenté et réhabilité
Réussite à l'agrégation d'histoire (rang : 2e)
Séjours en Allemagne à Berlin et Leipzig, où il reçoit les enseignements de Karl Bücher, Gustave von Schmoller, Karl Brunner, Adolf von Harnack, Karl Lamprecht
1908-1909

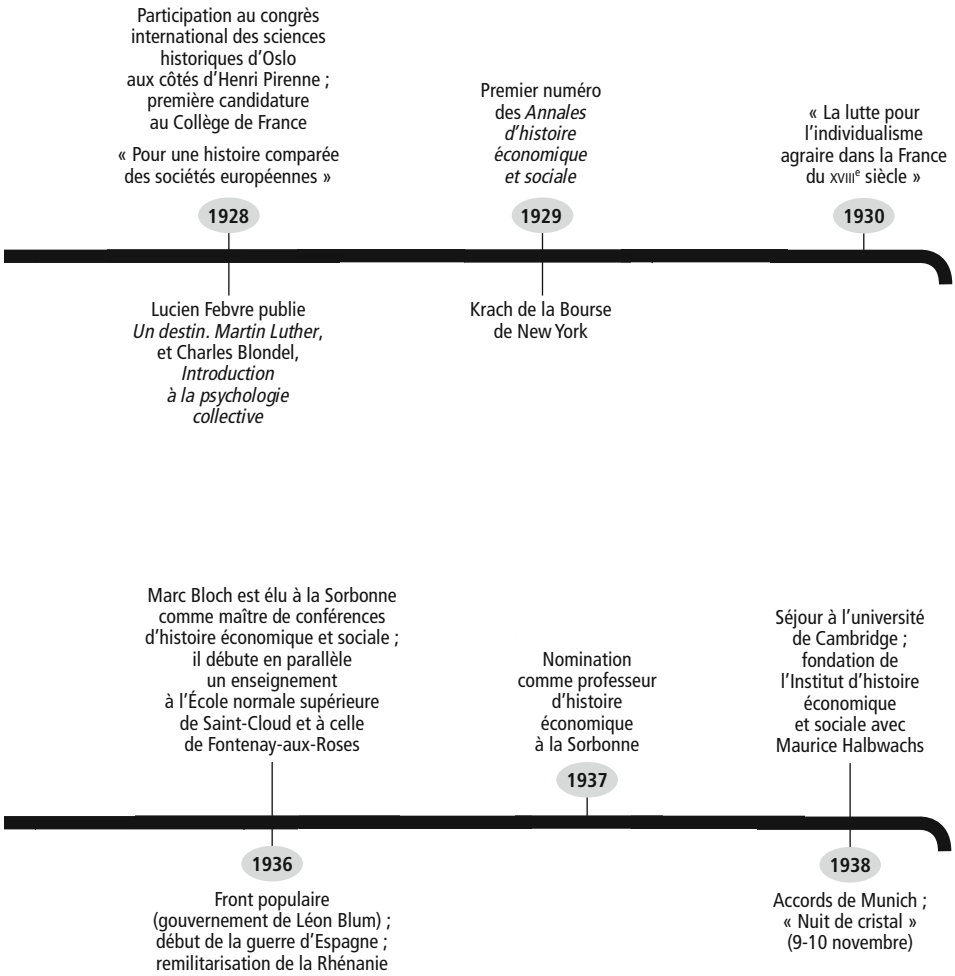

Marc Bloch devient officier de renseignement. Il finit la guerre comme capitaine
1916
1917
Révolution russe ; entrée en guerre des États-Unis
1918
Abolition de l'Empire allemand et proclamation de la République de Weimar
Marc Bloch se marie avec Simonne Vidal (19 juillet) ; il est nommé maître de conférences à l'université de Strasbourg et y noue une relation étroite avec Lucien Febvre
1919
Refondation de l'université de Strasbourg ; Christian Pfister en est le premier doyen de la faculté des lettres (puis le recteur en 1927). Traité de Versailles

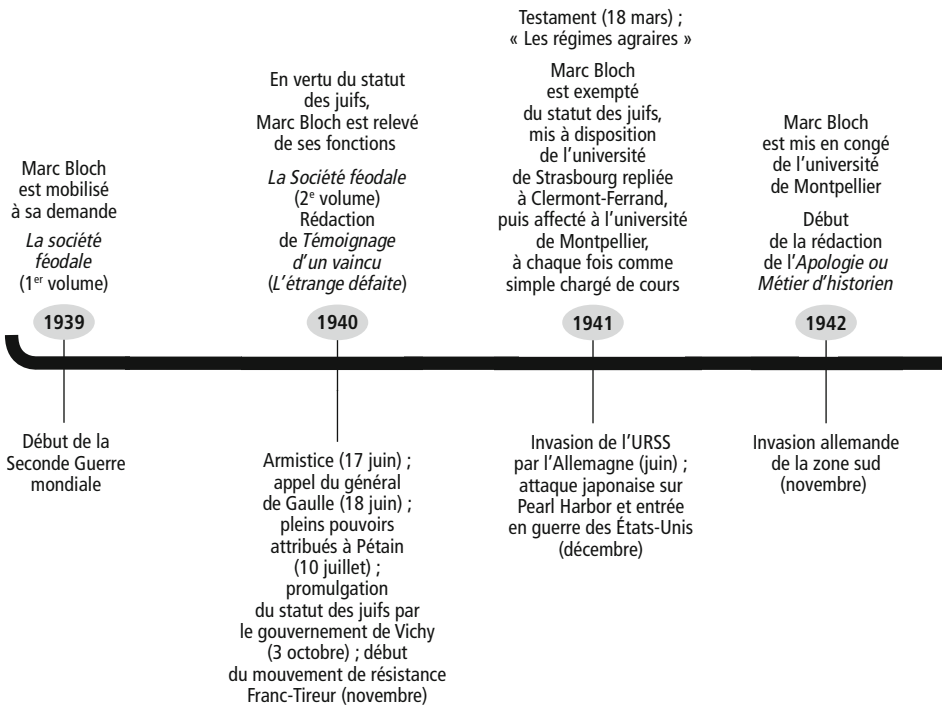

Pensionnaire à la Fondation Thiers
1909-1911
1911
Révolution chinoise
Premiers articles scientifiques : « Blanche de Castille et les serfs du chapitre de Paris » et « Les formes de la rupture de l'hommage dans l'ancien droit féodal »
1912
Discours de remise des prix du lycée d'Amiens (« Critique historique et critique du témoignage »)
Marc Bloch combat en Champagne, sur la Marne, en Argonne, sur la Somme.
1914
1914-1918
Première Guerre mondiale

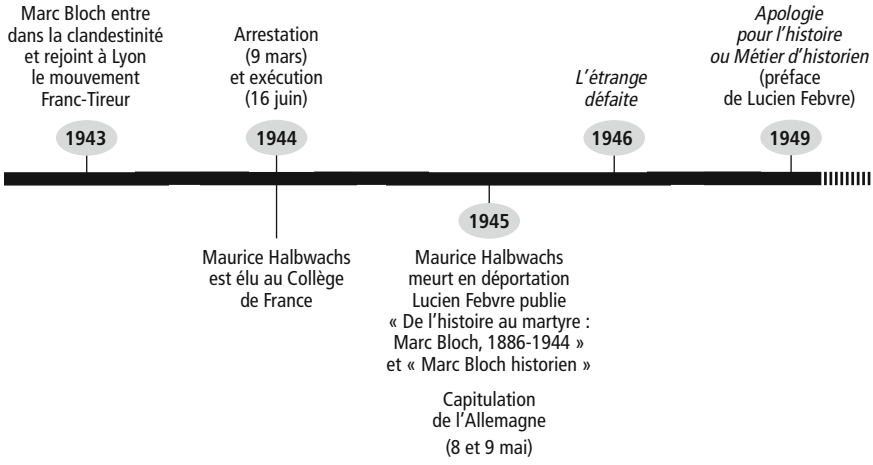

Marc Bloch soutient sa thèse de doctorat ; début des « réunions du samedi » entre professeurs de Strasbourg (Henri Baulig, Gabriel Le Bras, Maurice Halbwachs, Charles Blondel…)
Rois et serfs, un chapitre d'histoire capétienne
1920
Henri Berr lance la collection « L'Évolution de l'humanité » chez Albin Michel
« Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre »
Début des échanges entre Febvre, Bloch et Henri Pirenne au sujet de la création d'une revue d'histoire économique et sociale
1921
1922
Marcel Mauss relance *L'Année sociologique* ; Lucien Febvre publie *La Terre et l'évolution humaine*
« Marche sur Rome » des faisceaux italiens (26 octobre) ; Mussolini Premier ministre


« la vie d'outre-tombe du roi salomon »
Antoine Meillet publie *La Méthode comparative en linguistique historique*, Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, et Marcel Mauss l'« Essai sur le don »
Les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre
Mort de Gustave Bloch
Marc Bloch est promu professeur d'histoire du Moyen Âge
1923
1924
1925
1927
Victoire du cartel des gauches en France
Fondation de l'*Economic History Review*
Première traversée de l'Atlantique en avion


Séjour à la London School of Economics ; Marc Bloch signe le manifeste aux origines du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes
Seconde candidature au Collège de France
Caractères originaux de l'histoire rurale française ; « European feudalism »
« Liberté et servitude personnelles au Moyen Âge »
« Avènement et conquêtes du moulin à eau »
1934
1931
1933
1934, 6 février
1935
Exposition coloniale de Paris
Marcel Mauss est élu au Collège de France
Lucien Febvre est élu au Collège de France
En Allemagne, Hitler nommé chancelier ; il acquiert les pleins pouvoirs et abolit la République de Weimar
Émeutes des ligues nationalistes en France ; création du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes
Mort d'Henri Pirenne


Participation au congrès international des sciences historiques d'Oslo aux côtés d'Henri Pirenne ; première candidature au Collège de France
« Pour une histoire comparée des sociétés européennes »
1928
Lucien Febvre publie *Un destin. Martin Luther*, et Charles Blondel, *Introduction à la psychologie collective*
Premier numéro des *Annales d'histoire économique et sociale*
1929
Krach de la Bourse de New York
« La lutte pour l'individualisme agraire dans la France du XVIIIe siècle »
1930
Marc Bloch est élu à la Sorbonne comme maître de conférences d'histoire économique et sociale ; il débute en parallèle un enseignement à l'École normale supérieure de Saint-Cloud et à celle de Fontenay-aux-Roses
1936
Front populaire (gouvernement de Léon Blum) ; début de la guerre d'Espagne ; remilitarisation de la Rhénanie
Nomination comme professeur d'histoire économique à la Sorbonne
1937
Séjour à l'université de Cambridge ; fondation de l'Institut d'histoire économique et sociale avec Maurice Halbwachs
1938
Accords de Munich ; « Nuit de cristal » (9-10 novembre)


Marc Bloch est mobilisé à sa demande
La société féodale (1er volume)
1939
Début de la Seconde Guerre mondiale
En vertu du statut des juifs, Marc Bloch est relevé de ses fonctions
La Société féodale (2e volume) Rédaction de *Témoignage d'un vaincu* (*L'étrange défaite*)
1940
Armistice (17 juin) ; appel du général de Gaulle (18 juin) ; pleins pouvoirs attribués à Pétain (10 juillet) ; promulgation du statut des juifs par le gouvernement de Vichy (3 octobre) ; début du mouvement de résistance Franc-Tireur (novembre)
Testament (18 mars) ; « Les régimes agraires »
Marc Bloch est exempté du statut des juifs, mis à disposition de l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, puis affecté à l'université de Montpellier, à chaque fois comme simple chargé de cours
1941
Invasion de l'URSS par l'Allemagne (juin) ; attaque japonaise sur Pearl Harbor et entrée en guerre des États-Unis (décembre)
Marc Bloch est mis en congé de l'université de Montpellier
Début de la rédaction de l'*Apologie ou Métier d'historien*
1942
Invasion allemande de la zone sud (novembre)


Marc Bloch entre dans la clandestinité et rejoint à Lyon le mouvement Franc-Tireur
1943
Arrestation (9 mars) et exécution (16 juin)
1944
Maurice Halbwachs est élu au Collège de France
1945
Maurice Halbwachs meurt en déportation
Lucien Febvre publie « De l'histoire au martyre : Marc Bloch, 1886-1944 » et « Marc Bloch historien »
Capitulation de l'Allemagne (8 et 9 mai)
L'étrange défaite
1946
Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien (préface de Lucien Febvre)
1949

1

« Je crois aux jeunes[1] »

Manon Pignot

> Tu t'apercevras alors, ce qui te sera doux, […] que ton opinion a pour nous beaucoup plus d'importance que tu ne l'imagines probablement. Je n'ai, personnellement, aucun respect particulier pour l'âge. Je crois aux jeunes, je crois que les vieux ou demi-vieux ont très besoin des jeunes[2].

En septembre 1942, alors installé à Montpellier, Marc Bloch écrit à son fils aîné, requis au même moment par les vendanges à Lattes, dans la campagne héraultaise. De la riche correspondance familiale de l'historien, seules quelques lettres ont été publiées, avec le concours étroit d'Étienne Bloch. Il serait passionnant de pouvoir se replonger dans les lettres adressées au reste de la fratrie – Alice, Louis, Daniel, Jean-Paul et Suzanne –, ce que la panthéonisation du fondateur des *Annales* permettra peut-être un jour[3]. Car l'enfance et la jeunesse sont partout, aussi bien dans la vie personnelle de Marc

1. L'idée originale de ce chapitre revient à Patrick Boucheron et Yann Potin que je remercie sincèrement pour leur confiance ; ce texte doit beaucoup à Stéphane Audoin-Rouzeau et à nos discussions à bâtons rompus. Qu'il en soit affectueusement remercié, tout comme Clémentine Vidal-Naquet, Christian Ingrao, Emmanuel Saint-Fuscien et Hervé Mazurel qui m'ont fait l'amitié de le relire et de l'amender.

2. Lettre de Marc Bloch à son fils Étienne, 13 septembre 1942, dans « Lettres de la drôle de guerre », *Les Cahiers de l'IHTP*, cahier n° 19, décembre 1991, p. 103.

3. Je tiens à remercier très sincèrement Suzette Bloch de m'avoir donné accès, pour l'écriture de ce texte, à une partie de la correspondance inédite entre son père, Louis, et son grand-père Marc Bloch.

Bloch que dans son œuvre. Loin de séparer les deux, ce chapitre se propose de relire son itinéraire intime *et* historien au prisme de cette maxime exprimée en 1942 : « Je crois aux jeunes. » Si elle est énoncée tardivement, à la veille d'un tournant majeur pour Bloch – l'invasion de la zone Sud en novembre de la même année entraînant son basculement dans la clandestinité – elle n'en irrigue pas moins tout le parcours de l'historien, et cela, sans doute, dès les prémices de sa carrière. En partant sur les traces, trop rares, de son enfance puis sur celles, mieux connues, de sa jeunesse, on voit apparaître les soubassements de ce qu'il conviendrait d'appeler sa « pédagogie juvénile », c'est-à-dire à la fois « l'ensemble de procédés employés pour instruire et former les enfants en fonction de certaines fins morales et sociales[4] » mais aussi une aptitude particulière à la transmission.

« Petit Méga », fils du « grand Méga » : l'enfance et la jeunesse de Marc Bloch

L'itinéraire intellectuel de Marc Bloch est indissociablement lié à ses origines paternelles – familiales, culturelles et sociales. Tous ses biographes le rappellent : son grand-père, orphelin précoce qui se prénommait Marc, fut le premier – et, à son époque, le seul – étudiant juif de l'école normale de Nancy[5]. Devenu instituteur en 1838, il est nommé à Fegersheim (Bas-Rhin) puis, en 1848, dans une école communale israélite à Strasbourg, dont il prend ensuite la direction. Avec cet aïeul commence un *cursus honorum* familial qui se perpétue sur trois générations, la République en toile de fond. Gustave, fils de Marc, choisit la France en 1871, après avoir vécu le siège de Strasbourg de l'intérieur, et entame de brillantes études universitaires : reçu premier à l'agrégation en 1872, membre de l'École française d'Athènes en 1873, puis de la première promotion de l'École française de Rome en 1874, il devient maître de conférences à l'École normale supérieure en 1886 – l'année de la naissance de son second fils, prénommé Marc en l'honneur du grand-père – avant de devenir professeur à la Sorbonne

4. Dictionnaire de l'Académie française.

5. Étienne Bloch, *Marc Bloch (1886-1944). Une biographie impossible*, Limoges, Culture et Patrimoine en Limousin, 1997, p. 23-24.

en 1904. Comme Louis (né en 1879) qui fait médecine, Marc Bloch est donc tout à la fois fils de son père et fils de son temps : héritier d'une lignée d'enseignants autant que d'une génération, celle des fondateurs de la IIIe République. Optant et profondément laïc, sans renier sa culture juive, Gustave Bloch transmet à ses deux fils le goût de l'étude et de la patrie, la conscience du rôle de l'école républicaine et de celui de la nation. Marc Bloch est aussi le fils de Sara Ebstein, dont il restera extrêmement proche jusqu'à la mort de celle-ci, en mai 1941. Sur elle, pourtant, peu d'informations : née à Lyon en 1858, elle a tout juste 20 ans quand elle épouse Gustave Bloch, de dix ans son aîné. Étienne Bloch indique seulement qu'elle était la « fille de petits commerçants lyonnais qui possédaient une vieille maison de nouveautés[6] ».

Marc Bloch est un enfant de la Belle Époque. Si ses biographes s'accordent sur le peu d'informations que recèlent les archives familiales, il n'est cependant pas totalement impossible de reconstituer son univers. La photographie la plus ancienne remonte à 1888 : assis avec son frère aîné sur de faux rochers en liège aggloméré, typiques des studios professionnels qui se multiplient alors, Marc a 2 ans. Pourquoi les parents Bloch sont-ils allés jusqu'au boulevard Bonne-Nouvelle, dans le 2e arrondissement, pour faire photographier leurs fils, alors qu'ils vivent dans le 14e arrondissement ? Les vêtements que portent les garçons, s'ils sont visiblement de qualité, ne trahissent pas d'occasion particulière : cheveux courts et tenue de marin pour l'aîné, cheveux longs et robe bouffante pour le cadet, selon la mode du temps. La photographie a très bien pu être décidée au débotté, lors d'une promenade sur les grands boulevards. Par la suite, la famille se fera photographier près de chez elle : une photo de Marc adolescent, sur laquelle je reviendrai, n'a pu être prise qu'après mars 1899, date à laquelle René Boivin ouvre son atelier au 5 rue Brézin, dans le quartier Alésia. Comme beaucoup de familles bourgeoises de la Belle Époque, les Bloch se font aussi photographier en plein air, à l'occasion de réunions ou de vacances, la possession d'un appareil portatif s'étant démocratisée à la fin du XIXe siècle[7]. Les hommes y figurent beaucoup plus que les femmes.

6. *Ibid*., p. 28.

7. Manuel Charpy, « La bourgeoisie en portrait. Albums familiaux de photographies des années 1860-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 34, 2007, p. 147-163.



Marc Bloch, âgé de 10 ans, avec son père
(archives familiales)



Marc Bloch, vers l'âge de 11 ans, avec sa grand-mère,
son père et son frère Louis (archives familiales)

Est-ce Louis qui saisit ainsi son père et son jeune frère au cours d'une randonnée en montagne, vers 1896 ? Il s'agit en tout cas d'une scène intime, prise sur le vif : Gustave sourit sous sa barbe et son chapeau, tandis que le garçonnet se repose, allongé dans l'herbe. Si les images de l'enfance de Marc Bloch sont rares, elles illustrent bien « la vie douce » évoquée par ce dernier dans son testament de 1915[8]. Une autre photographie, prise l'année suivante, montre cette fois les deux frères réunis : Marc, 11 ans, est encore en culottes courtes et en vareuse tandis que Louis, désormais jeune homme, porte une veste, une lavallière et des pantalons de golf. Le cadet regarde l'aîné qui, lui, fixe l'objectif avec assurance. On retrouve illustré ici le lien profond qui unit les deux frères, malgré leurs sept ans d'écart. « L'enfant frêle » décrit par Carole Fink ne nous saute pas aux yeux[9] ; le fait qu'il soit le seul enfant, en revanche, est plus frappant : autour de Marc Bloch, des hommes et des femmes d'âge mûr comme autant de figures tutélaires. Cette photographie, prise en 1897, a toutefois un autre contexte : celui de l'affaire Dreyfus. Celle-ci constitue, selon sa biographe, « l'événement clef de sa jeunesse[10] ». Quand la photo est prise, Zola n'a pas encore publié son célèbre « J'accuse » qui donnera à l'Affaire une ampleur nationale, mais il y a peu de doutes que les enfants Bloch aient déjà entendu parler du capitaine Dreyfus et de la machination montée contre lui : Gustave Bloch est professeur à l'ENS depuis 1888 et l'école est devenue, depuis 1896, un bastion dreyfusard. Marc Bloch fête ses 20 ans quand Dreyfus est finalement réhabilité, en 1906 ; l'historien se considère d'ailleurs comme « la pointe dernière de la génération de l'Affaire Dreyfus[11] ».

8. « Lettre d'adieux », 1er juin 1915, dans Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Annette Becker et Étienne Bloch (éd.), Paris, Gallimard, « Quarto », 2006, p. 188.

9. Carole Fink, *Marc Bloch. Une vie au service de l'histoire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1997, p. 20.

10. *Ibid*., p. 24.

11. M. Bloch, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien*, préface de Georges Duby, Paris, Armand Colin, 1974, p. 151.



Marc Bloch, adolescent
(archives familiales)

À Paris, Marc Bloch n'a sans doute pas fréquenté d'école maternelle : sa mère ne travaillait pas et pouvait le garder à la maison jusqu'à l'âge de la scolarisation obligatoire. En revanche, il est sans doute allé dans l'une des écoles élémentaires du quartier. Les Bloch habitant au 72 rue d'Alésia, l'école de garçons la plus proche est celle de la rue Boulard (aujourd'hui école Agnès-Varda) mais le nom de Marc n'apparaît pas dans les registres matricules conservés aux archives de Paris. Pour les autres écoles de garçons du quartier, les registres n'ont pas été conservés avant 1907 ; impossible, donc, de savoir quel établissement il a fréquenté dans sa petite enfance et quel était son environnement scolaire. Quand Marc Bloch entre en 6e au lycée Louis-le-Grand, en 1896, celui-ci a été reconstruit depuis peu et est situé sur son emplacement actuel, face à la Sorbonne. Est-ce dans les années 1900 qu'il prend goût au cinéma dont Étienne dit qu'il était passionné[12] ? Une autre photographie

12. É. Bloch, « Marc Bloch. Souvenirs et réflexions d'un fils sur son père », dans André Burguière et Hartmut Atsma (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée & Sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 23-37.

de Marc Bloch pourrait être celle qui officialise son entrée dans l'adolescence. Sur cette photographie, prise évidemment chez Boivin, le jeune homme tient la pose avec une certaine raideur ; la faute, peut-être, au costume neuf, aux pantalons longs ou au faux col en celluloïd sur lequel est montée une cravate. Assis de biais sur une chaise en bois, habillé en « jeune monsieur », Marc Bloch ne regarde pas l'objectif et le port – récent – de lunettes achève de dérober son regard. Étienne Bloch écrit à propos de son père : « J'imagine que l'enfant Marc Bloch devait être un petit garçon timide, réfléchi et studieux qui ne devait guère s'éloigner du cocon familial et qu'il a dû être élevé, surtout par sa mère, dans une grande discipline et avec une certaine rigueur, dont il n'a jamais dû souffrir. Si j'en crois mon expérience de lycéen, il ne devait pas avoir beaucoup d'amis au lycée ; en effet les premiers de la classe, s'ils sont jalousés et enviés, n'attirent guère la sympathie de leurs camarades moins doués et moins travailleurs. Néanmoins, je crois que la profonde amitié qui liait Marc Bloch à Jacques Massigli, devenu avocat au Conseil d'État et à Paul Lévy, mathématicien, devenu professeur à l'École polytechnique, datait du Lycée Louis-le-Grand[13]. »

L'historien n'ayant pas laissé de récit de jeunesse proprement dit, on ne peut vérifier cette hypothèse de solitude – l'homme qu'il est devenu, pourtant, n'était pas avare en amitiés. Dans une confidence à Étienne, en 1939, il écrit simplement : « il ressort de ce que tu me dis que tu es timide. Cela ne m'étonne pas. D'abord parce que tu as hérité, à cet égard, de moi. Eh oui ! le jeune homme que je fus, était, à sa façon, fort timide. Il l'était en particulier avec le beau sexe et en a souvent souffert. Je n'ai jamais eu d'un bourreau des cœurs ; certes non ! […] Tu es de ces timides dont la timidité se réfugie derrière l'ironie ou le ton tranchant (tel – eh oui ! – ton oncle Jacques)[14]. »

Ce qui est certain, en revanche, c'est que, dès le plus jeune âge, Marc Bloch est « un enfant de la balle », comme disait de lui Charles Samaran, le directeur des Archives nationales entre 1904

13. « Marc Bloch (1886-1944), l'homme, le combattant », conférence d'É. Bloch à Berlin le 25 avril 1997.

14. Lettre à Étienne du 13 novembre 1939.

et 1944[15]. Dès l'enfance, il a baigné dans une culture de l'étude et y a acquis un véritable ethos universitaire qu'il a reproduit à son tour : « J'ai dû à mon père le meilleur de ma formation d'historien ; ses leçons, commencées dès l'enfance et qui, depuis, n'avaient jamais cessé, m'ont marqué d'une empreinte que je voudrais ineffaçable[16]. » Fils d'un professeur d'histoire ancienne unanimement salué pour sa pédagogie, quoique d'une grande sévérité, l'étudiant Marc Bloch met ses pas dans ceux de Gustave : ses condisciples ne s'y trompent pas, qui le surnomment « petit Méga » parce que son père, déjà, était appelé le « grand Méga ». La Sorbonne de la Belle Époque voit ainsi émerger de véritables dynasties familiales, dont certaines perdurent encore aujourd'hui et au sein desquelles les Bloch ne font pas exception. Sans se perdre en conjectures hasardeuses, on peut penser que la jeunesse de Marc Bloch fut une période d'accomplissement du projet paternel ; les photos le montrent à la fois sage et serein : il semble *à sa place*.



Marc Bloch (à droite) à l'École normale
(archives familiales)

15. Cité par Olivier Dumoulin, *Marc Bloch*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2000, p. 203.

16. M. Bloch, *Les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale, particulièrement en France et en Angleterre* [Publications de la faculté des lettres de Strasbourg, 1924], préface de Jacques Le Goff, Paris, Gallimard, 1983.

La guerre, le deuil, l'âge d'homme

En 1905, Marc Bloch choisit d'interrompre provisoirement ses études, de renoncer à son sursis pour devancer l'appel et faire son service militaire ; c'est comme sergent qu'il revient à l'ENS en 1906 et c'est sous ce grade qu'il est mobilisé en août 1914[17].

Comme pour beaucoup d'hommes de sa génération, la Grande Guerre constitue une rupture majeure. Outre la confrontation aux combats et à la blessure, on sait que son expérience combattante a été l'occasion d'une « observation participante » historienne et d'une réflexion sur la nature du témoignage en histoire[18]. Pour ce qui nous intéresse ici, c'est-à-dire le rapport de Marc Bloch à l'enfance et à la jeunesse, la Grande Guerre constitue aussi une étape fondatrice : avec elle, l'historien entre dans l'âge d'homme et, parce qu'il la côtoie quotidiennement, anticipe sa propre mort. Comme beaucoup de soldats, il rédige son testament : une première fois en juin 1915, au moment où, après une attaque de typhoïde, il redevient apte au service actif ; une deuxième fois en novembre 1917. Dans les deux cas, ce sont des textes brefs, précis, sans épanchement excessif. Il est donc d'autant plus frappant de voir qu'Henri et Jean, ses deux jeunes neveux, y occupent une place notable[19]. Le 1er juin 1915, il écrit ainsi, dans une lettre confiée à sa belle-sœur avant de repartir au front : « Dites toute mon affection à Louis et à Marie. Il m'est doux de penser qu'Henri du moins se souviendra de moi. Parlez de moi aux petits, plus tard, mais surtout gardez-vous de les attrister par votre deuil. […] Qu'on conserve quelque chose (ma lorgnette et ma montre par exemple, si elles reviennent intactes) pour Henri et pour Jean. » Dans la même missive, le sergent Bloch prévoit la répartition de ses biens

17. Stéphane Audoin-Rouzeau, « Introduction », dans Marc Bloch, *Écrits de guerre 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 7.

18. M. Bloch, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *Revue de synthèse historique*, 1921, p. 13-35.

19. Louis Bloch est devenu médecin (promotion 1903), spécialisé en pédiatrie. Quand arrive la Première Guerre mondiale, « il a épousé la fille d'un professeur de la Sorbonne, a eu deux enfants et est alors chef de la section diphtérie à l'hôpital des Enfants malades » ; C. Fink, *Marc Bloch. Une vie au service de l'histoire*, *op. cit.*, p. 20.

entre sa famille et ses amis, et demande un legs de « 500 F pour les orphelins de guerre »[20].

À nouveau, en novembre 1917, il écrit à son frère : « Tu voudras bien te charger de prévenir papa et maman. Il vaut mieux que la nouvelle leur soit apportée par toi. Peut-être le meilleur moyen d'adoucir le coup serait de leur amener le plus vite possible tes enfants. Mais surtout évite à Henry (*sic*), dont le cœur est trop tendre, toute émotion qui ne serait pas de son âge. Je ne voudrais pas que rien de sombre se mêlât au souvenir que Jean et lui garderont de leur oncle[21]. » N'ayant pas d'enfants lui-même, Marc Bloch reporte sur ses neveux une sollicitude toute paternelle, à l'image de celle que l'on peut trouver sous la plume des pères combattants[22]. Cette inclination à se préoccuper des plus jeunes et des conséquences de la guerre pour eux, on peut la retrouver dans ses *Souvenirs de guerre*, à l'évocation de la mort d'un camarade :

> Lorsque la balle frappe le crâne sous un certain angle, elle le fait éclater. Ainsi mourut L. J'allai le relever. La moitié de sa figure pendait comme un volet dont les gonds ne tiennent plus et l'on voyait l'intérieur de la boîte crânienne, à peu près vide. Je couvris l'horrible blessure d'une serviette. Je tenais à la cacher à mes soldats. Les paysans et les ouvriers, que l'on croit rudes, sont souvent singulièrement impressionnables. Pour moi, je supporte sans trop de peine les spectacles sanglants. Je savais que L. était mort sans agonie et j'eus bien moins d'émotion à voir sa pauvre tête qu'à trouver ensuite dans son porte-monnaie *la photographie de ses deux petits garçons*[23].

À l'instar de bien des jeunes hommes qui connurent le baptême du feu entre 1914 et 1918, Marc Bloch entre dans l'âge adulte *avec la guerre*. Avant 1914, il avait à peine eu le temps d'enseigner ;

---

20. « Lettre d'adieux », 1er juin 1915, dans Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 188.

21. « Dernière lettre », 27 novembre 1917, dans M. Bloch, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.,* p. 237.

22. Manon Pignot, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2012.

23. M. Bloch, *Souvenirs de guerre (1914-1915)*, dans *id.*, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 151 (nous soulignons).

après 1918, il devient maître de conférences à l'université de Strasbourg réouverte. Peut-être cette maturité nouvelle marque-t-elle aussi une forme d'émancipation vis-à-vis de la tutelle paternelle ; c'est en tout cas après la guerre que Marc Bloch devient véritablement chef de famille. La sienne, d'abord, puisqu'il se marie en 1919 et que sa première fille naît en 1920 ; mais aussi chef d'une famille élargie puisque, en l'espace de deux ans, il perd son frère aîné, Louis, emporté par un cancer à 43 ans en 1922, et son père, Gustave, l'année suivante. Ce double deuil constitue sans nul doute un événement clef dans la vie de Marc Bloch : Carole Fink rapporte ainsi qu'il « gardait les violettes du lit mortuaire de son frère et les roses de celui de son père[24] ». Bien que n'étant *pas* un deuil de guerre, le deuil familial de Marc Bloch s'inscrit dans une temporalité et une gestuelle commémorative typique des années d'après-guerre[25]. Bien plus, cette double perte est concomitante des premières publications majeures de l'historien, comme il le rappelle dans l'Avant-propos aux *Rois thaumaturges* qui paraissent en 1924 :

> En relisant, au cours de la correction des épreuves, ces quelques lignes de remerciement, je ne puis me résigner à les laisser telles quelles. Deux noms y manquent, qu'une sorte de pudeur sentimentale, peut-être trop ombrageuse, m'avait empêché d'écrire ; je ne puis plus supporter aujourd'hui de les voir passés sous silence. Je n'aurais sans doute jamais eu l'idée de ces recherches sans l'étroite communauté intellectuelle où, de longue date, j'ai vécu avec mon frère ; médecin et passionné de son art, il m'a aidé à réfléchir sur le cas des rois-médecins ; attiré vers l'ethnographie comparée et la psychologie religieuse par un goût singulièrement vif – dans l'immense domaine que parcourait, comme en se jouant, son inlassable curiosité, c'étaient là, pour lui, des terrains de prédilection –, il m'a aidé à comprendre l'intérêt des grands problèmes que j'effleure ici. J'ai dû à mon père le meilleur de ma formation d'historien ; ses leçons, commencées dès l'enfance et qui, depuis, n'avaient jamais cessé, m'ont marqué d'une empreinte que je voudrais ineffaçable. Le livre que voici n'aura

24. C. Fink, *Marc Bloch. Une vie au service de l'histoire*, *op. cit.*, p. 80, d'après « Souvenirs sur les disparus », archives privées Étienne Bloch.

25. S. Audoin-Rouzeau, *Cinq deuils de guerre 1914-1918*, Paris, Éditions Noêsis, 2001, rééd. Paris, Tallandier, 2013.

> été connu par mon frère qu'à l'état d'ébauche et presque de projet. Mon père l'a lu en manuscrit ; il ne le verra pas imprimé. Je croirais manquer à la piété filiale et fraternelle si je ne rappelais pas ici la mémoire de ces deux êtres chéris, dont seuls, désormais, le souvenir et l'exemple pourront me servir de guides.

Ce texte poignant, fréquemment cité, l'est souvent de manière tronquée et surtout rarement remis dans son contexte typographique de mise en page ; il y a, en effet, deux textes en un : le premier – des remerciements assez conventionnels – est écrit le 4 octobre 1923 à Marlotte ; le second – reproduit ici – le 28 décembre 1923. Entre les deux est survenue la mort de son père, le 2 décembre. Cet addenda est donc celui du deuil redoublé et il faut le lire avant tout comme un cri de chagrin : celui d'un double orphelin, qui a perdu un père – désigné, dans la dédicace de sa thèse en 1920, comme son premier maître – après un frère aîné dont on a dit, plus haut, le rôle de mentor qu'il a pu jouer depuis leur enfance. À 37 ans et dans l'immédiat après-guerre de 1914-1918, Marc Bloch rejoint donc la cohorte des orphelins et, malgré leur écart d'âge, on pense ici aux mots de Jean-Louis Barrault, dont le père soldat est mort en octobre 1918 : « "Tout le monde ne peut pas être orphelin" disait Jules Renard. Le sens que je donne à cette phrase est : "Tout le monde ne peut pas avoir la nostalgie d'un père". Pour la vie un coin de notre être souffrira de solitude, craintif et angoissé[26]. »

La paternité de Marc Bloch, d'une guerre à l'autre

Démobilisé en mai 1919, Marc Bloch épouse Simonne Vidal le 13 juillet 1919. Ils se connaissaient donc nécessairement auparavant : peut-être une correspondance a-t-elle été conservée dans les archives familiales, comme ce fut le cas de bien des couples[27] ? Il est intéressant de noter que, dans les *Écrits de guerre* de Marc Bloch, figure une « lettre à la bien aimée » que l'historien a trouvée sur le champ de bataille et qu'il a conservée comme « document

26. Jean-Louis Barrault, *Souvenirs pour demain*, Paris, Seuil, 1972.
27. Clémentine Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

psychologique[28] ». Écrite phonétiquement par un scripteur peu instruit, cette lettre est finalement assez représentative des correspondances amoureuses de la Grande Guerre : peut-être Bloch y a-t-il reconnu des échos de ses propres missives à Simonne ? On sait, en tout cas, que ce mariage fut une alliance de cœur et d'intellect, Simonne jouant véritablement le rôle de compagne de son mari – épouse, mère mais aussi assistante dans ses travaux académiques : tapant ses manuscrits, assistant à ses cours, prenant en note des séminaires…

À Strasbourg où enseigne Marc Bloch, six enfants vont naître, là où s'élabore aussi l'essentiel de son œuvre historique. L'historien n'a jamais choisi entre l'écriture et la vie, les deux semblant intrinsèquement mêlées, même si l'on sait bien que l'essentiel de la charge familiale incombait alors aux femmes. C'est à son épouse, d'abord et surtout, que revient la responsabilité de la vie domestique, Marc Bloch travaillant sans cesse. En outre, les Bloch vivent dans une certaine opulence, grâce à la fortune de Simonne Vidal : fille d'un polytechnicien devenu inspecteur général des Ponts et Chaussées au ministère des Travaux publics, elle appartient à « la bourgeoisie juive de Paris, aisée et assimilée[29] ». Alice naît, on l'a dit, en 1920, quand paraît *Rois et serfs. Un chapitre d'histoire capétienne* ; puis viennent Étienne, en 1921, et Louis en 1923, qui porte le prénom du frère disparu l'année précédente ; Daniel naît en 1926, peu après la parution des *Rois thaumaturges* ; Jean-Paul voit le jour en 1929, l'année de lancement des *Annales d'histoire économique et sociale* ; enfin, vient Suzanne, en 1930, peu avant la publication des *Caractères originaux de l'histoire rurale française* en 1931. À ses propres enfants s'ajoutent ses neveux Henri et Jean, dont on a vu qu'il se préoccupait déjà pendant la Grande Guerre ; après 1922, Marc assure les fonctions, officieuses sinon officielles, de tuteur des enfants de son frère, comme le souligne Étienne Bloch : « le souci permanent de sa famille s'est aussi manifesté dans la part importante qu'il a prise à l'éducation des enfants de son frère mort juste après la Grande Guerre. Pour remettre en selle un de mes cousins germains, il l'a pris avec nous à Strasbourg

28. M. Bloch, *Écrits de guerre 1914-1918*, *op. cit.*, p. 159 (lettre trouvée à Vez en juillet 1918).

29. É. Bloch, *Marc Bloch (1886-1944). Une biographie impossible*, *op. cit.*, p. 29.

pendant un an et n'a jamais cessé de le suivre[30]. » De même, depuis la mort de Gustave en 1923, Marc Bloch veille sur sa mère, Sara Ebstein.

Étienne Bloch a beaucoup dit, et écrit, que son père était un homme sévère : « il y a un mot qui reviendra souvent dans mon discours, c'est sévérité. Il est peut-être injuste mais telle est l'impression qu'ont conservée tous ses enfants. Il devrait sans doute être accompagné de bonté et de tendresse, mais nous ne les ressentions guère. Pour nous, c'était un père autoritaire et sévère. Nous l'aimions bien mais souvent, pourquoi ne pas le reconnaître, il nous faisait peur. Lorsqu'il grondait ou faisait les gros yeux, nous ne savions où nous mettre. Mon père piquait des colères terribles qui s'épuisaient aussi vite qu'elles naissaient. Il était plus soupe au lait que coléreux, mais, dans ces moments-là, ma mère le craignait aussi. Ma mère au contraire était toute douceur[31]. » On ne saurait mettre en doute les souvenirs du fils, légataire de la mémoire, quand bien même celui-ci reconnaît qu'il ne « se souvien[t] presque pas de [son] enfance et de [sa] jeunesse[32] ». Marc Bloch lui-même admet qu'il n'a « jamais pu retenir les jours de naissance de [s]es enfants. C'est une des formes de l'infirmité de [s]a mémoire mathématique[33] ». La formule ne manque pas de saveur venant d'un historien, qui plus est fondateur de l'histoire économique… Elle souligne surtout en filigrane le rôle, invisibilisé mais central, de Simonne Bloch dans la vie et dans l'unité de cette famille nombreuse.

Les rares lettres privées auxquelles nous avons accès montrent toutefois un père affectueux, usant de tendres diminutifs pour s'adresser aux siens (ce qui n'est d'ailleurs pas forcément contradictoire avec un tempérament colérique). En 1937, s'adressant à Louis, son troisième enfant qui a alors 14 ans, il utilise des formules qui traduisent une profonde affection : « Mon petit garçon chéri » ou « Mon petit Louis chéri »[34]. Un des adjectifs qui reviennent le plus souvent sous la plume de Marc Bloch pour

30. *Id.*, « Marc Bloch. Souvenirs et réflexions d'un fils sur son père », art. cité, p. 25.
31. *Ibid.*, p. 23.
32. *Ibid*.
33. Lettre à Étienne du 13 septembre 1942.
34. Lettres à Louis, 19 avril 1937 (collection particulière de Suzette Bloch).

évoquer sa famille est d'ailleurs le mot « doux ». Même dans son essai *L'étrange défaite*, il s'autorise un bref aparté intime où s'exprime la force de son attachement familial : « De ces doux moments de la "revoyure", comme disait si bien notre vieux langage, on ne trouvera rien ici. Pour en parler, ils font trop fort bondir mon cœur. Que le silence soit sur eux[35] ! » Étienne Bloch le souligne d'ailleurs : « Il avait un souci constant de sa famille et un lien terriblement fort avec elle[36]. » On le constate dans les lettres à Louis du printemps 1937 ; l'adolescent est alors en Angleterre depuis la mi-avril, pour un séjour linguistique, mais souffre visiblement du mal du pays. Marc Bloch se montre préoccupé de l'état moral de son fils cadet au point d'envisager, dès le 9 mai, son rapatriement en France ; il répète, à plusieurs reprises : « nous ne voulons pas que tu sois malheureux[37]. » François Bédarida, l'un des rares historiens à avoir eu accès aux lettres privées de l'historien, le résume en une phrase : « l'attachement à sa famille constitue une clef essentielle puisqu'il n'est pas exagéré de dire que, dans une très large mesure, c'est par elle et pour elle qu'il vit[38]. » L'activité intellectuelle et professionnelle de Marc Bloch, qu'on peut véritablement qualifier de frénétique dans les années 1930, impose de replacer cet attachement familial dans les codes socioaffectifs de la bourgeoisie de l'époque : disponible, l'historien ne semble guère l'avoir été pour ses enfants, même si certaines photographies viennent immortaliser des promenades pendant leurs vacances en Creuse. S'il s'est largement appuyé sur Simonne pour « gérer l'intendance », il est aussi certain qu'il est resté attentif aux études, aux fréquentations et aux activités de ses enfants ; outre les séjours linguistiques pour apprendre l'anglais il y eut aussi le scoutisme, comme le rappelle Étienne Bloch : « aussi n'est-il pas sans intérêt, pour mieux cerner la personnalité de mon père et ses idées

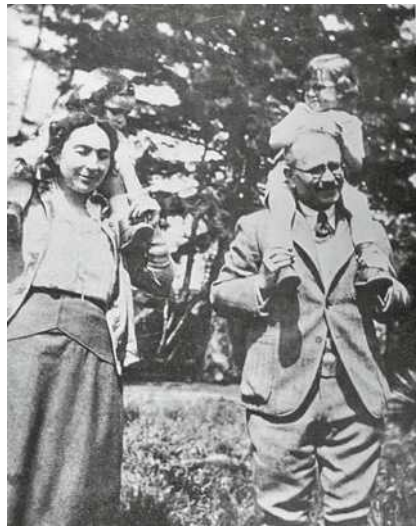
35. M. Bloch, *L'étrange défaite*, dans *id.*, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 541.

36. É. Bloch, « Marc Bloch. Souvenirs et réflexions d'un fils sur son père », art. cité, p. 25.

37. Lettre à Louis du 9 mai 1937 (collection particulière de Suzette Bloch).

38. François Bédarida, « Marc Bloch historien, soldat et père de famille », dans « Lettres de la drôle de guerre », *Les Cahiers de l'IHTP*, cahier n° 19, décembre 1991, p. 18.

sur l'éducation et la jeunesse, de signaler que tous ses enfants, dans les années 1930 à Strasbourg, ont fait du scoutisme[39]. »



Marc et Simonne Bloch (archives familiales)

Le début de la Seconde Guerre mondiale vient renforcer cette préoccupation familiale : avant de se rengager, en septembre 1939, Marc Bloch déménage sa famille de Paris à Guéret, en Creuse, pour la protéger des éventuels bombardements : « j'estime qu'une [ré]installation avec les petits à Paris serait peu sage. Nous risquerons toujours, à cette date, une brusque alerte », écrit-il encore à sa fille en février 1940[40]. Car l'historien a en mémoire les images de la guerre d'Espagne, et notamment les bombardements contre les civils de Madrid ou de Barcelone. Il y revient à l'été 1940, dans *L'étrange défaite* : « Les avertissements n'avaient pas manqué. […] En un sens, on ne nous avait que trop avertis. […] Je n'ai pas, je crois, l'âme inaccessible à la pitié. Peut-être les spectacles que deux

39. É. Bloch, « Marc Bloch. Souvenirs et réflexions d'un fils sur son père », art. cité, p. 28.

40. Lettre à Alice Bloch, 6 février 1940, citée par F. Bédarida, « Marc Bloch historien, soldat et père de famille », art. cité.

guerres successives m'ont imposés l'ont-ils quelque peu endurcie. Il est un de ces tableaux, cependant, auquel je sens bien que je ne m'habituerai jamais : celui de la terreur sur des visages d'enfants fuyant la chute des bombes, dans un village survolé. Cette vision-là, je prie le ciel de ne jamais me la remettre sous les yeux, dans la réalité, et le moins souvent possible dans mes rêves. Il est atroce que les guerres puissent ne pas épargner l'enfance, non seulement parce qu'elle est l'avenir mais surtout parce que sa tendre faiblesse et son irresponsabilité adressent à notre protection un si confiant appel[41]. » Si les enfants sont *inestimables* aux yeux de Marc Bloch, cela tient sans doute à la fois à sa sensibilité intime et à la génération à laquelle il appartient : celles d'hommes (et de femmes) ayant vécu la Grande Guerre et ayant accompagné – et soutenu – l'émergence d'une considération nouvelle des enfants vus désormais comme des individus et comme catégorie à protéger[42].

À plusieurs reprises, Marc Bloch a l'occasion de quitter la France ; toujours, il s'y refuse, pour ne pas s'éloigner de sa famille : en janvier 1940, quand il renonce au poste d'attaché à la mission militaire française à Oslo[43] ; en juin 1940, après la débâcle, quand il est replié à Rennes[44] ; après l'instauration du régime de Vichy, enfin, et la menace antisémite. Son projet d'exil aux États-Unis, mis sur pied dès juillet 1940, est en effet abandonné quand il s'avère qu'il n'obtiendra pas de visa pour ses trois aînés et pour sa mère. Le 31 juillet 1941, après des mois de recherches infructueuses, et malgré la mort de sa mère en mai, Marc Bloch renonce définitivement à l'offre de poste qui lui a été faite un an plus tôt par la New School for Social Research de New York : il n'est pas pensable pour lui de laisser en France Alice, Étienne et Louis, tous deux encore lycéens.

41. M. Bloch, *L'étrange défaite*, dans *id.*, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 619.

42. Viviana A. Zelizer, *Pricing the Priceless Child: The Changing Social Value of Children*, New York, Basic Books, 1985.

43. Lettre à Alice Bloch, 1er février 1940.

44. « Il m'est arrivé de penser qu'à Brest j'aurais peut-être trouvé le moyen de m'embarquer pour l'Angleterre. Mais me serais-je cru le droit d'abandonner mes enfants pour un exil indéfini ? » (M. Bloch, *L'étrange défaite*, dans *id.*, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 540).

Mais l'inquiétude profonde de Marc Bloch vis-à-vis de sa famille se manifeste dès le début du conflit, avant même l'instauration du régime de Vichy, lorsque la « drôle de guerre » le tient éloigné des siens sans que la menace soit imminente. Les lettres qu'il adresse à son fils aîné – les seules, à ce jour, qui soient consultables – expriment explicitement ses appréhensions, mais aussi son fort degré d'exigence : François Bédarida décrit un Marc Bloch « moraliste véhément et impérieux » et relève, pour s'en étonner, « les remontrances sévères » adressées à Étienne. Pour Bédarida, la « violence » de l'historien s'explique par « les principes rigides régissant les familles il y a un demi-siècle, tout particulièrement dans une bourgeoisie universitaire aux antipodes de la permissivité[45] ». Il est évident que Marc Bloch – homme de son temps et homme de sa classe – exprime, à plusieurs reprises, une forme de conformisme, voire de paternalisme. Une autre interprétation, complémentaire, est cependant possible. La sévérité morale du *paterfamilias* Marc Bloch n'est *qu'un* des aspects d'une pédagogie générale qui se révèle dans ces lettres, caractérisée par une attention extrême au quotidien de ses enfants et aux relations entre les membres de la fratrie : « Quant à Louis, ta conduite évidemment n'est pas sous sa surveillance. Mais je ne veux pas lui écrire exprès pour dire cela. Ce ne serait pas bien envers toi-même. Je glisserai un mot à l'occasion. Dis-moi en attendant si cela a de nouveau accroché entre vous ; et écris-moi souvent[46]. » S'y ajoute une tendresse explicite, y compris dans les lettres les plus dures : « Non certes que je veuille t'empêcher de rire ! C'est encore une des bonnes manières de tenir. Encore une fois merci de ta lettre. Elle m'a ému. Je t'embrasse bien tendrement, comme si tu étais encore mon tout petit garçon », écrit-il ainsi en septembre 1939[47]. Ces lettres expriment aussi la confiance de Marc Bloch dans l'intelligence de ses enfants ; ainsi, en novembre 1939, Marc Bloch

45. F. Bédarida, « Marc Bloch historien, soldat et père de famille », art. cité, p. 20.

46. Lettre du 22 septembre 1939.

47. *Ibid*. Autre exemple, le 5 octobre 1939 : « au revoir mon vieux Tiennot chéri. Soigne bien maman ; sois très gentil avec Daniel. Pour des raisons différentes, ces deux-là sont mes grands soucis. Je t'embrasse très fort, mon grand. »

aborde sans détour, et surtout sans dogmatisme moralisateur, la question de la sexualité juvénile :

> D'abord un corps sain. Tu sais que les rapports sexuels avec des femmes contaminées peuvent donner certaines maladies : blennorragie et syphilis avant tout. Il faut savoir que l'une et l'autre, si, par malheur, on les contracte, sont aujourd'hui complètement et radicalement curables, à condition d'aller voir tout de suite un médecin. […] Mais un corps sain ne veut pas dire cela seulement. Cela signifie aussi éviter toute basse satisfaction et tout abus. Et cela se relie, par conséquent, à un esprit sain et propre : ce sur quoi il est inutile d'insister. Enfin quelques lignes que l'on donne à sa vie sentimentale, c'est une règle sacrée de ne jamais risquer de faire le malheur d'un autre être que soi. Ceci dit, affaire aux jeunes gens de résoudre, de leur mieux, des problèmes à la fois physiques et sentimentaux ; *les solutions radicales de certaines morales n'ont jamais fait que du mal ; et l'acte qu'a voulu la nature et qui est la loi de l'amour n'a rien de honteux*[48].

Impossible de dire si cet échantillon de la correspondance familiale est représentatif de l'ensemble resté privé ; il révèle en tout cas le prolongement, sous forme épistolaire, d'un pacte de franchise et d'honnêteté réciproques : « J'ai juste le temps de t'embrasser, mon grand garçon, ou plutôt dans le sens fort du terme, mon "jeune homme". Merci encore de ta confiance[49]. »

Une sévère morale bourgeoise doublée d'une haute exigence intellectuelle ne saurait suffire à expliciter, dans ce contexte précis, la nature des reproches que l'historien adresse à son fils aîné. Car, dès 1939, Marc Bloch est en guerre et il l'est à la lumière de son expérience originelle de 1914-1918. Élevé dans le cadre idéologique de la III^e^ République, c'est-à-dire dans une « pédagogie du droit et du devoir » et dans un patriotisme exacerbé, Marc Bloch appartient à la génération du feu[50]. Et pour cette dernière, comme en 1914, l'arrière doit être exemplaire. Dès le

48. Lettre du 3 novembre 1939 (nous soulignons).
49. Lettre du 11 novembre 1939.
50. Jean-Pierre Azéma, « La clef générationnelle », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 22, avril-juin 1989, p. 3-10 ; Bruno Cabanes, « "Génération du feu" : aux origines d'une notion », *Revue historique*, n° 641(1), 2007, p. 139-150.

24 août 1939, d'ailleurs, le père transmet à Étienne les principes qui ont littéralement régi les relations familiales pendant la Grande Guerre : « je compte sur toi : 1° pour être avec maman aussi gentil et attentionné que possible (poli ; complaisant ; pas taquin avec personne ; et reconnaissant pleinement son autorité : toutes les vertus, quoi !) ; 2° pour comprendre que quoi qu'il arrive ton premier devoir est de travailler, pour l'instant, courageusement, méthodiquement, à ton travail d'écolier. » En 1914, les civils restés à l'arrière, et particulièrement les enfants, avaient un rôle à jouer « à leur hauteur » dans la mobilisation générale et dans l'effort de guerre ; en août 1939, Marc Bloch ne fait que rappeler à son fils aîné les devoirs de sa génération vis-à-vis de celle des combattants[51]. Bien sûr, les combats n'ont pas vraiment commencé à cette date, mais il serait faux de croire que, pour les contemporains, la menace était inexistante et que l'opinion publique vivait dans une attente sereine. Pour Bloch, c'est certain, la guerre a d'ores et déjà débuté. Analysant la débâcle de 1940, il mobilise encore les cadres interprétatifs de la Grande Guerre pour comparer les deux situations : « force est de reconnaître que l'arrière aussi a beaucoup péché. Y avait-il d'ailleurs, pouvait-il y avoir un véritable arrière, au sens où nous nous étions instinctivement habitués à entendre le mot[52] ? »

Il paraît donc impératif de replacer la rigueur morale de Bloch non seulement dans une culture personnelle et familiale mais aussi dans une *culture de guerre* importée d'un conflit à un autre. Dès août 1939, en effet, l'historien passe un pacte épistolaire avec ses enfants : « comme je l'ai écrit par ailleurs à Alice, il vaut mieux,

51. Citons, parmi tant d'exemples, ces « conseils à la jeunesse » de Louis Liard, vice-recteur de Paris, au printemps 1915 : « Sachez-le bien, mes enfants, pour être un soldat de France, il n'est pas besoin d'être assez grand et assez fort pour porter le fusil, ou manier le 75. Est un bon petit soldat de France l'enfant qui travaille bien, qui observe la discipline, qui, s'il a son père ou son grand frère aux armées, ne se plaint pas qu'il soit parti depuis longtemps, qui, s'il a perdu ce père ou ce grand frère, est, pour sa mère, plus prévenant, plus affectueux qu'auparavant, et s'efforce en retenant ses larmes, de ne pas provoquer les siennes » ; cité par Emmanuel Saint-Fuscien, « "Enfants, sauvez les tombes de nos morts" : deuil de guerre et mondes scolaires (1914-1939) », *Cahiers Jaurès*, 2017/3 n° 225, p. 65-87.

52. M. Bloch, *L'étrange défaite*, dans *id.*, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 618.

je crois, que sans préjudice des lettres pour maman, […], je vous écrive directement aux uns et aux autres, de temps en temps ; et que vous me donniez de votre côté des nouvelles, soit de vous, soit de maman. Comme cela nous maintiendrons moins imparfaitement la vie de famille[53]. » Pendant la Grande Guerre, la correspondance a joué plus que jamais son rôle de « sang des familles[54] » pour maintenir, à distance, les liens familiaux. L'individualisation des lettres permettait en particulier aux pères de garder avec chacun de leurs enfants un lien d'affection et – espéraient-ils souvent – d'autorité[55]. Mais une inquiétude paternelle se logeait aussi dans ces lettres : celle d'être peu à peu oubliés. Quoi qu'il en soit, en 1939, Marc Bloch « construit » sa paternité à distance à la lumière de son expérience liminaire de 1914-1918, comme en atteste aussi le vocabulaire « poilu », fréquemment mobilisé : « il faut, avant tout, vous habituer à tenir et à durer[56]. »

Comme ceux de 1914, le père combattant qu'est Marc Bloch en 1939 se fait envoyer des photographies de sa progéniture : « les photos m'ont fait bien plaisir. Je les connaissais, mais il m'est agréable de les regarder. Un plaisir un peu nostalgique naturellement ; doux, tout de même[57]. » Essentielles pour maintenir le lien familial, les photographies sont particulièrement importantes s'agissant des plus jeunes, qui changent rapidement de taille et d'apparence. Comme ceux de 1914 encore, qui réclamaient bulletins et notes sur le front, Marc Bloch intervient dans le travail scolaire de ses enfants, allant jusqu'à corriger les compositions d'Étienne dans ses lettres : il s'agit sans doute moins d'exercer à distance son autorité paternelle que de continuer d'exister comme père et peut-être même, dans le cas de Marc Bloch, de surmonter la culpabilité d'un engagement volontaire au détriment de sa famille.

53. Lettre du 31 août 1939. Il écrit, à la même date, à Alice : « bien que maman vous mettra [*sic*] certainement au courant de mes lettres, il me semble que nous maintiendrons mieux le contact si je t'écris parfois directement, ainsi qu'aux autres ; et je te demanderai dans [*sic*] faire autant ».

54. Michelle Perrot, *Le Journal intime de Caroline B.*, Paris, Éditions Montalba, 1985, p. 140 : « La correspondance, dont la régularité a été rendue possible dans la seconde moitié du XIXe siècle par le réseau ferré, est vraiment devenue le sang des familles. »

55. M. Pignot, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, *op. cit.*

56. Lettre à Étienne du 21 septembre 1939.

57. Lettre à Étienne du 22 octobre 1939.

Les premières lettres, d'août à décembre, débordent d'affection et de tolérance ; la sévérité s'accentue à mesure que la guerre dure. C'est justement parce qu'Étienne est l'aîné que l'exigence de Bloch à son égard est immense : « je t'écris en qualité de chef provisoire de la famille », indique-t-il le 11 janvier 1940, Étienne ayant alors 18 ans. La première algarade arrive par la poste une semaine plus tard et il convient d'en citer de larges extraits pour mesurer le poids explicite de la culture de guerre de 1914-1918 dans la manière dont le père tance le fils :

> Il y a de quoi pleurer ; et moi, qui n'ai pas la larme facile, je n'en suis pas loin. Ne nous demandons pas ce qu'elle a fait, elle. Tout cela enfin pour aboutir à manquer à cette autre forme de devoir et de discipline qu'est l'obligation scolaire. […] Quel étudiant tu nous prépares ! Feras-tu de même dans la vie en général ? *Quel citoyen, quel soldat, lâche devant l'effort et devant la discipline, librement consentie, tu nous prépares !* […] Je ne veux pas te parler trop de moi. Mais il faut bien que je te dise, tout de même, un mot à mon sujet. Quand tu agis de la sorte, tu me plonges, inévitablement, dans un doute bien cruel. Ai-je tort ou raison de me laisser mobiliser ? de préférer, en somme, ce que j'ai estimé mon devoir envers mon pays à mon clair devoir envers les miens ? Je m'interroge là-dessus avec angoisse. Une chose est sûre : *je croyais que mes enfants me faciliteraient mon sacrifice*. Je suis triste de m'être trompé. […] Imagine que j'aie reçu, durant une alerte, ou pis encore, durant des opérations, une lettre comme celle d'aujourd'hui. Quel danger pour ma liberté d'esprit ! En vérité, je puis penser qu'en ta personne « l'arrière » ne fait pas son devoir[58].

Au moment même où son épouse Simonne, malgré son âge et sa santé fragile, se porte à nouveau volontaire comme infirmière, Marc Bloch reproche à son fils aîné de ne pas faire *son* devoir, la tâche qui lui incombe prioritairement dans l'effort de guerre en tant que jeune non mobilisable : exceller dans le travail scolaire, en sacrifiant s'il le faut son confort personnel. Le ton est d'ailleurs souvent plus martial que moral : « Comment peux-tu céder ainsi à une égoïste et lâche mollesse ? […] Même si tu es fatigué, secoue ta fatigue, nom de Dieu ! et ne te prélasse pas bêtement, comme un grand dadais

58. Lettre à Étienne du 18 janvier 1940 (nous soulignons).

flasque, dans ton lit. Cela aussi, il faut, absolument, mon vieux, que ce soit fini, fini pour toujours. Lever maximum (comme heure tardive) : 8 h 30 "jusqu'à la fin des hostilités". Ainsi le prescrit un vieux capitaine[59]. » La formule « jusqu'à la fin des hostilités » est une référence explicite aux termes de l'engagement volontaire dans l'armée française. Le fait que Marc Bloch fasse référence à son grade d'officier complète l'injonction à prendre activement sa part de l'effort collectif.

À deux reprises, l'historien usera d'une comparaison particulièrement cinglante, sans doute pour provoquer une réaction d'orgueil chez son fils. Le 25 avril 1940, il lui reproche de « se conduire comme un *Feldwebel* allemand » parce qu'il a répondu grossièrement à la bonne[60]. Là encore se trouve un écho à la culture de guerre de 1914, même si Marc Bloch savait tenir à distance le bourrage de crâne officiel : la grossièreté allemande fut en effet un des *topoï* de la propagande française durant la Grande Guerre, qui insistait notamment sur la morgue des officiers et la brutalité des sous-officiers. La remontrance du père a aussi partie liée au fait que le fils ait mal parlé à la domestique de la famille : le paternalisme de Marc Bloch traduit également une supériorité de classe, certes dépourvue de mépris social mais bien réelle. Or, pour Marc Bloch, la situation de privilégié *oblige* à une exemplarité morale qui se trouve redoublée en temps de guerre. Par ailleurs, la fin de la lettre mérite aussi d'être citée : « Surtout pas de découragement, pas de broyage de noir, pas de panique. Et si tu estimes que je n'ai pas assez de confiance dans ton avenir, dis-toi seulement "Zut ! je vais lui montrer ce dont je suis capable". […] Réponds-moi en toute confiance et franchise ; ne m'en veuille pas de la mienne, de

59. Lettre à Étienne du 21 janvier 1940.

60. Lettre à Étienne du 25 avril 1940 : « L'abominable discourtoisie qui te fait arriver en retard aux repas, à la table de ta mère et de ta grand-mère (quel plaisir morbide éprouves-tu à te jouer la comédie du mufle ? vraiment ce sont des choses qui ne devraient pas arriver) ? la grossièreté avec laquelle tu parles à la vieille pauvre femme du peuple qu'est Reine [*la bonne*] ? Le service de "M. Étienne" vaut-il la peine de s'abaisser à se conduire comme un *Feldwebel* allemand ? Maman peut se souvenir comme moi de ce garçon qui, nous montrant dans un café de Paris un officier polonais, nous disait : "vous n'imaginez pas comment ces gens-là nous parlent" (et je te souhaiterais à cet égard plus français)… J'ignore. Mais je te signale ces défauts tout extérieurs, je l'espère et je le crois, pour que tu les tiennes en laisse. […]. »

franchise. Elle est saine. Je t'embrasse de tout mon cœur mon très cher chéri. » Le vocabulaire explicite de la loyauté tout comme la formule d'affection qui n'est pas de pure forme indiquent combien la semonce est à la mesure de l'estime que l'historien porte à son fils autant qu'à celle de son degré d'exigence intellectuelle, morale et patriotique. Le 5 mai suivant, à nouveau, Marc Bloch signale à Étienne que traiter avec arrogance sa mère et sa grand-mère en profitant de sa force physique « c'est exactement la mentalité des SS[61] ». La comparaison, ici, est plus violente encore et elle a évidemment pour but de faire réagir l'adolescent. Mais on retrouve aussi une dimension civilisationnelle qui existait déjà dans le discours de guerre de 1914 ; le conflit, alors, opposait non seulement des États mais aussi des principes : le Droit contre la Barbarie, la Civilisation contre la *Kultur* allemande. Les « leçons de morale » que Marc Bloch inflige à son fils relèvent donc, selon moi, tout autant d'un ethos combattant, forgé en 1914 et conservé depuis lors, que d'un habitus culturel et social.

Par ailleurs, il est certain que l'historien était *vraiment* inquiet pour les siens et c'est avant tout l'immaturité d'Étienne, désigné nommément comme son remplaçant, qui l'exaspère. Rétrospectivement, *L'étrange défaite* vient éclairer cette profonde angoisse :

> La France en armes de 1915-1918 était faite de plusieurs bandes de territoires alignées en profondeur. […] Enfin, l'arrière proprement dit déroulait, à l'infini, la tranquillité de ses champs et de ses villes. Sans doute, de temps à autre, une brusque alerte, qu'on jugeait presque scandaleuse, se permettait de troubler, pour un moment, le calme de cet heureux asile : un Junker survolait Paris ; un zeppelin laissait choir des bombes ; la Bertha lançait inopinément ses obus, tantôt dans le bassin d'un jardin public, tantôt, avec un plus cruel succès, contre un pilier d'église. *Nous frémissions, dans nos tranchées, en pensant à nos familles.* Qu'était-ce, pourtant, auprès de nos souvenirs les plus récents ? Car le bombardement par avions et la guerre de vitesse sont venus jeter le désarroi dans cette belle ordonnance du péril. Il n'est plus de ciel sans menace et la force de

61. Lettre à Étienne du 5 mai 1940 ; le passage n'a pas été reproduit dans la publication des « Lettres de la drôle de guerre » art. cité, mais il est cité par François Bédarida dans son introduction « Marc Bloch historien, soldat et père de famille ».

> pénétration des éléments motorisés a mangé la distance. […] Les routes du Berry ont subi la mitraille qui ne fait pas de différence entre le soldat et l'enfant[62].

François Bédarida oppose à « la vivacité mâtinée de moralisme des admonestations paternelles » le « ton posé, l'allure confiante, la sagesse éclairée des nombreux passages tournés vers l'avenir au lieu du présent »[63]. Il me semble cependant que derrière ce contraste se dessine surtout une hiérarchisation des priorités, liée à la *temporalité* présente : en temps de guerre, les priorités ne sont plus les mêmes et, pour Marc Bloch, l'intérêt du collectif prime à l'évidence sur l'intérêt individuel. Quand il s'agit du présent, c'est le capitaine Bloch qui parle ; quand il s'agit de l'avenir, il laisse davantage s'exprimer le père aimant qu'il est aussi : « je n'ai jamais cru qu'aimer sa patrie empêchât d'aimer ses enfants[64] ». Le terme clef, ici, me semble être celui de sacrifice : « en ce moment, le devoir et la paix de l'esprit en même temps sont de *servir* », écrit-il à Alice le 2 janvier 1940. Notion cardinale pendant la Grande Guerre, le sacrifice pour la patrie est polysémique et n'implique pas seulement le prix du sang : dans une conception totale de l'effort de guerre, où chacun a un rôle à jouer à sa mesure, les formes de sacrifice sont multiples. Comme Bloch le rappelle à son fils aîné qui veut s'engager en septembre 1939 : « Aussi bien de deux choses l'une : ou (tout est possible) la guerre sera courte et de toute façon tu n'y prendrais pas part ; tu resterais au dépôt. Ou elle durera, et alors tu as le temps ; et tu *serviras* d'autant mieux que durant l'année à venir tu te seras fortifié et de corps et d'esprit[65]. » L'historien ne refuse pas par principe l'engagement de son fils : il le juge temporairement inutile. Trois ans plus tard, au contraire, il mettra en application ce qu'il écrivait dans *L'étrange défaite* en aidant Étienne et Louis à passer en Espagne pour tenter de rejoindre l'Afrique du Nord : « Je le dis franchement : je souhaite, en tout

62. M. Bloch, *L'étrange défaite*, dans *id.*, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 618 (nous soulignons).

63. F. Bédarida, « Marc Bloch historien, soldat et père de famille », art. cité, p. 20.

64. M. Bloch, *L'étrange défaite*, dans *id.*, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 627.

65. Lettre à Étienne du 14 septembre 1939 (nous soulignons).

cas, que nous ayons encore du sang à verser : même si cela doit être celui d'êtres qui me sont chers (je ne parle pas du mien, auquel je n'attache pas tant de prix). Car il n'est pas de salut sans une part de sacrifice ; ni de liberté nationale qui puisse être pleine, si on n'a pas travaillé à la conquérir soi-même. Ce n'est pas aux hommes de mon âge qu'il appartiendra de reconstruire la patrie. La France de la défaite aura eu un gouvernement de vieillards. Cela est tout naturel. La France d'un nouveau printemps devra être la chose des jeunes[66]. » Après un long et périlleux périple, Étienne Bloch parvient à s'engager dans la 2e DB à Casablanca, en octobre 1943, tandis que Louis rejoint l'Angleterre et que Daniel gagne le maquis en Corrèze.

L'histoire au service de la jeunesse ?

L'usage fréquent que fait Marc Bloch du verbe « servir » dépasse cependant la seule notion de sacrifice en temps de guerre. On le retrouve aussi dans sa pratique de l'histoire et de sa transmission, recherche et enseignement étant profondément liés chez lui. De sa jeunesse, Bloch semble avoir conservé une curiosité tous azimuts qu'il résume dans la formule « s'intéresser à la vie ». Comme il l'écrit à Gallimard au début des années 1930, « l'histoire est une science en devenir et c'est pour cela qu'elle est vivante ». Son intérêt et son respect pour la jeunesse vont de pair avec cette vision de sa discipline : la jeunesse, celle qu'il contribue à former depuis 1913, n'est-elle pas, par définition, une génération d'individus « en devenir » ?

Avant même l'*Apologie pour l'histoire*, Marc Bloch a décrit comment il conçoit son métier ; dans une lettre à son fils, il note : « le métier d'historien – j'entends qui cherche, découvre, reconstruit – est un beau métier. Il me serait doux de te voir l'adopter. Mais c'est un métier difficile. […] Pour être bien fait, il exige beaucoup de travail, beaucoup de connaissances diverses et une réelle force intellectuelle : curiosité ; imagination ; ordre de l'esprit ; la faculté, enfin, d'exprimer avec clarté et justesse les pensées et les façons de

66. M. Bloch, *L'étrange défaite*, dans *id.*, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 652.

sentir des hommes[67]. » Parmi les témoignages recueillis par Étienne Bloch, plusieurs attestent l'enthousiasme pédagogique de son père. Posthumes, ces souvenirs sont autant d'hommages dont il convient de mesurer le caractère potentiellement hagiographique. Mais là où beaucoup encensent le chercheur, certains, comme Pierre Goubert par exemple, se souviennent d'abord de l'enseignant : « son regard, l'un des plus beaux regards d'homme qu'[il] ai[t] jamais reçu : lumière, intuition, profondeur, rigueur[68]. » Avec une émotion communicative, Goubert souligne « la palpitation de la vie » qui animait alors l'historien des *Annales* : « la question [de concours], reprise par Bloch sans éloquence ni jargon, prit soudain une sorte de lumière : […] de la vie précise, au lieu de l'abstraction pédante de l'année précédente. Une sorte de lumière nous apparaissait, une fascination presque envoûtante. » Ce sens de la pédagogie n'est pas réservé aux garçons : Mme Mattman-Roy, ancienne élève de l'ENS de Fontenay, témoigne ainsi dans le Bulletin des anciennes élèves, en mars 1946 : « l'histoire devenait pour nous plus que l'amour du fait pour le fait, un étonnant instrument de compréhension et de connaissance[69]. » Les lettres familiales attestent d'ailleurs que Marc Bloch faisait grand cas des études de sa fille aînée, Alice, au même titre que celles de ses frères cadets. De même, alors qu'il est mobilisé, il se rend volontiers disponible pour conseiller un ami de son fils sur son orientation professionnelle : « naturellement il peut très bien m'écrire s'il en a envie. Je lui répondrai volontiers », écrit-il à Étienne le 27 avril 1940.

Cet enthousiasme mis au service de la jeunesse tient sans doute à ce que, devenu enseignant, Marc Bloch n'a jamais cessé d'être un étudiant : lire, s'instruire, apprendre, tout au long de sa vie. Même en octobre 1939, quand, mobilisé dans un service administratif de l'armée de terre, il écrit à Étienne : « pour l'instant je m'instruis, soit en lisant, soit en me faisant faire des topos par les camarades. C'est ainsi que j'ai appris aujourd'hui des choses fort intéressantes sur les chemins de fer, sur la circulation routière, sur le ravitaillement en essence (très calé) et, sur les cantonnements et

67. Lettre à Étienne du 25 avril 1940.

68. Pierre Goubert, *Un parcours d'historien*, Paris, Fayard, 1996, cité dans É. Bloch, *Marc Bloch (1886-1944). Une biographie impossible*, *op. cit.*, p. 67.

69. Cité dans *ibid.*, p. 66.

sur la main-d'œuvre. Demain je continuerai[70]. » L'intérêt de Bloch pour la jeunesse tiendrait donc, entre autres, à sa propre juvénilité, conservée et entretenue au fil des ans, par sa soif d'apprendre et sa curiosité. En décembre 1943, quelques mois seulement avant son arrestation, il confie à sa fille aînée : « encore que je me sente, je le confesse, pas si loin de la jeunesse […]. Au fond, je me sens toujours un petit enfant : en dépit de mes cheveux blancs et du ton d'assurance que le métier vous impose comme un masque – un masque que l'on porte spontanément – un masque tout de même[71]. » Est-ce la date anniversaire de la mort de Gustave, vingt ans auparavant, qui l'amène à une telle confidence ? Les êtres marqués par le deuil dans leur jeunesse ont en partage cette sensation que le temps, d'une certaine façon, s'est arrêté, même si la vie a continué. Saisi au seuil de sa vie d'adulte par la double perte de son père et de son frère, Marc Bloch est sans doute resté, dans un recoin de son âme, un éternel étudiant.

Quand il entre dans la clandestinité, à l'automne 1942, l'historien ne cesse pas d'être ce qu'il est : un enseignant qui continue d'apprendre. Georges Altman, responsable du journal *Franc-Tireur* à partir de mars 1942, a partagé ses souvenirs du résistant Marc Bloch dans un avant-propos à l'édition originale de *L'étrange défaite*. On retrouve sous sa plume la juvénilité de l'historien à travers les conditions de leur première rencontre : « je revois encore cette minute charmante où Maurice, l'un de nos jeunes amis de la lutte clandestine, son visage de vingt ans, rouge de joie, me présenta sa "nouvelle recrue", un monsieur de cinquante ans, décoré, le visage fin sous les cheveux gris argent, le regard aigu derrière ses lunettes, sa serviette d'une main, une canne dans l'autre ; un peu cérémonieux d'abord, mon visiteur bientôt sourit en me tendant la main et me dit avec gentillesse "oui, c'est moi le 'poulain' de Maurice…"[72]. » L'espièglerie de la formule souligne le renversement du rapport d'autorité : il faut prendre la mesure, ici, de ce que représente le fait de se placer délibérément sous le commandement

70. Lettre à Étienne du 22 octobre 1939.

71. Lettre à Alice du 5 décembre 1943.

72. Georges Altman, « Avant-propos à l'édition originale de *L'étrange défaite* », dans Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre…*, *op. cit.*, p. 992.